



Pierre Neyt

La Vie,
tous les
Chats
sont gris.

Éloge de la petite hypocrisie ordinaire
dans un spectacle de bon ton

Tout le monde est un peu ambigu, un peu blanc, un peu noir : la vie, tous les chats sont gris.
Que se passerait-il si nous entamions un procès (un procès verbal, bien sûr) à l'hypocrisie quotidienne.
Eh bien ! C'est ce que tente notre famille, apparemment conformiste, en refusant tout faux-semblant
et en considérant nos défauts, nos égoïsmes, etc., comme une manière de vivre.

La vie, tous les chats sont gris

Questionnements

*Les comédiens arrivent sur scène mais chacun semble être perdu dans ses pensées.
Seule Femme 1 installe le décor et tente de mobiliser ses camarades.*

Régie :

Attention ! A la fin de la musique, on ouvre le rideau.

Femme 1 : (*Ouvrant le rideau, au public*)

Vous êtes déjà là ? On n'est pas prêts.

Homme 1 : (*Pensif*)

Comment...

Femme 1 : (*Au public*)

...Le temps de faire quelques courses, de rassembler les accessoires... D'habitude, on ne commence
jamais à l'heure, alors...

Homme 1 :

...Comment le ver solitaire fait-il pour se reproduire ?

Femme 1 :

...On ne s'est pas pressé.

Femme 2 : (*Pensive*)

Le Paradis, c'est qui ?

Femme 1 :

Mais on est rodé : on installe le décor, on en a pour deux secondes et on commence !

Homme 2 :

Mais pourquoi est-ce que je suis né pauvre ?

Femme 1 :

Tu tombes bien, toi. On a commencé.

Femme 2 :

La flore a-t-elle une âme ?

Femme 1 :

Bon ! Ben... Je commence !

Homme 2 :

Pourquoi est-ce que je ne suis pas le fils d'un milliardaire russe ou d'un émir arabe ?

Pourquoi moi, justement ?

Femme 1 : (*Attrapant un fauteuil pour le placer*)

Un coup de main pour le fauteuil ?

Homme 1 :

Pourquoi...

Femme 1 :

Comment "Pourquoi" ?

Homme 1 :

...Pourquoi les hommes ont-ils des tétons ?

Femme 1 :

Oui, mais là, on va commencer. Tu te poseras ces questions plus tard...

Femme 2 :

On dit que la vie est belle, on dit qu'on aime la vie. A nous entendre, on croirait qu'il n'y a rien de mieux que la vie. Mais, dites, vous connaissez autre chose, vous, que la vie ?

Alors, comment pouvons-nous comparer ?

Femme 1 :

Bon, ben... Non ! Mais pour le moment, on est dedans ! Et si on installait la cheminée ?

Comme ça, ce serait fait, on pourrait commencer à jouer !

Homme 2 :

J'ai des problèmes avec les femmes...

Femme 1 :

Non. Je dis la cheminée. C'est lourd, la cheminée, toute seule...

Homme 2 :

...Quand j'en rencontre une qui a un joli visage, j'ai envie de lui mordre les fesses.

Femme 1 :

Non mais, si vous voulez, je peux faire participer le public ! Mais faire participer le public avant que le spectacle ne soit commencé...

Homme 1 :

Errare humanum est. D'accord, je comprends, ça veut dire L'erreur est humaine.

Femme 1 :

Et là, on est en train d'en faire une belle !

Homme 1 :

Mais est-ce que ça veut dire que les animaux ne commettent jamais d'erreurs, eux ?

Femme 1 :

Ils me fatiguent !

Femme 2 :

Vous savez ce que j'aimerais que l'on fasse ce soir ?

Femme 1 :

Qu'on commence à jouer ? C'est pas bête, ça, comme idée ?

Femme 2 :

J'aimerais qu'on arrive à se parler, à dialoguer, à échanger.

Femme 1 :

Mais échanger quoi ?

Homme 2 :

Quand y'en a qui disent : Il faut foutre tous les étrangers dehors. Est-ce qu'ils comptent les femmes dedans ?

Femme 1 :

Merci.

Homme 1 :

Syracuse... C'est où, Syracuse ?

Femme 1 :

Et la bouteille de cognac ? Où c'est que je la mets, la bouteille de cognac ?

Femme 2 :

$E = mc^2$, l'énergie se transforme en matière. C'est ça que l'on appelle la somatisation ?

Homme 2 :

Les hommes peuvent-ils être libres avec l'ego qu'ils se payent ?

Femme 1 :

Bon ! D'accord ! Vous voulez philosopher ? On va philosopher ! J'en ai plein en réserve de la philosophie de café-théâtre ! Alors... Dieu !... Ou bien... Y a-t-il une vie avant la mort ?...

Tiens ! J'en ai une bonne : Le spectacle est-il commencé quand il n'est pas commencé ?

Ils se réveillent.

Homme 1 :

Arrête un peu, tu veux ! On ne peut jamais être sérieux avec toi.

Femme 1 :

Tiens ! Tu te réveilles ! Je vous signale quand même que le public est là et qu'il attend.

Homme 2 :

Mais c'est important de se poser des questions.

Femme 2 :

Oui, c'est important. Mais toi, tu es assez intelligent pour te poser des questions, mais pour y répondre...

Femme 1 : *(Se tournant vers le public)*

En attendant, c'est autant de questions auxquelles vous n'aurez pas de réponse ce soir. Mais ceux qui veulent rester le peuvent. Merci d'avoir patienté.

Le décor est placé. Noir.

Sérieux killers (1)

L'appartement cosu d'une famille bourgeoise.

Une lampe éclaire seulement Chéri, confortablement installé dans son fauteuil, savourant de la musique classique.

Il laisse le morceau se terminer et s'adresse alors tranquillement au public.

Chéri :

Bonsoir. Vous allez bien ? Vous savez, ça nous fait plaisir que vous soyez venu. On va parler un petit peu.

Ça va ? Remarquez, je vous dis ça... Un jour, je rencontre un copain. « Ça va ? », me demande-t-il.

Ce jour-là, j'avais quelques petits ennuis, je m'apprête à lui raconter, heureux de tomber sur une oreille attentive. « Oh la la ! Je suis pressé ! J'ai un rendez-vous hyper urgent. Je t'appelle... », me répond-il. Il ne m'a pas appelé. *(Sans ressentiment)* En vérité, il n'en avait rien à faire. Hypocrisie. On fait semblant de s'intéresser à l'autre et puis... Bah ! Que voulez-vous ? C'est la nature humaine. Partout où il y a l'homme, il y a de l'humain. Mère-grand !

La lumière s'étend sur tout l'appartement. Mère-grand est dans son fauteuil roulant.

Chéri :

Ça va, Mère-grand ?

Mère-grand : *(Dans le cas où l'ensemble du spectacle est joué par 4 acteurs, ce rôle est tenu par un homme)*

Heiiiiiiin ?

Chéri : *(Plus fort)*

Ça va ?

Mère-grand :

Qu'est-ce que ça peut te faire !

Chéri :

Oui... C'est vrai !

Chérie, son épouse, arrive, détendue. Ils forment un joli couple et s'expriment avec calme et sérénité.

Chérie : *(À chéri)*

Ça y est ! Bébé Gabriel est au lit. *(Au public)* Vous allez bien ?

Chéri :

Mais oui, ça va. Ça va.

Chérie : *(À son oreille)*

La mère est calme ce soir ?

Chéri : *(Doucement)*

Oui. Celle-là, elle n'est pas prête à se démonter. *(Haut)* Tu lui a lu son histoire de Babar ?

Chérie :

Oui, « Babar se brosse les dents ». Alors, il a fallu qu'on aille se brosse les dents. C'est incroyable, cet engouement pour Babar. Si on l'écoutait, il passerait son temps devant des films de Babar ou des livres de Babar. C'est tout juste s'il reste à table avec nous. Babar, Babar, Babar, il n'y a que ça qui compte.

Chéri :

Il est mignon. Qu'est ce que tu veux, chérie, Babar, c'est son univers. Il s'y retrouve. «Les premiers pas de Babar», «Babar se brosse les dents» c'est tout à fait de son âge. Et puis, c'est très bien dans le fond, c'est éducatif. L'auteur a eu une très bonne idée d'avoir choisi un éléphant pour héros. Symboliquement, un éléphant, ça trompe. Ça lui apprend la vie, les hommes.

Chérie :

Enfin, on s'est brossé les dents. Lui, avec ses huit dents et ses vingt mois, c'est tout un poème. Pour froter, il a frotté... un peu partout : le lavabo, la porte, le robinet...

Mère-grand :

Eh ben ! Maintenant, c'est propre !

Chéri :

Demain, on regardera s'il n'existe pas, par hasard, une vidéo «Babar fait pipi au pot». Ça nous arrangerait bien ça.

Chérie :

Et encore, pour le moment, ne nous plaignons pas. Bien sûr, les couches, les premières dents, les maladies infantiles ... Mais c'est tout de même la partie la plus facile de l'éducation, quand ils sont bébés. Lorsqu'il s'agit de leur inculquer des principes de vie, quand ils sont plus grands. C'est moins évident : ce qu'il est de bon ton de dire, de ne pas dire, ce qu'il convient de faire, de ne pas faire...

Chéri :

Encore que nous, maintenant, on est prêts ! On en a déjà une grande.

Chérie :

Marie-Lirianne, 17 ans.

Chéri :

Alors, vous pensez, nous avons eu le temps de mettre au point un listing.

Chérie :

Oui, parce que, figurez-vous que nous, nous nous méfions des idées reçues, des convenances et autres affectations. Non ! Nous, nous voulons vivre dans le vrai ! C'est-à-dire une sorte d'écologie intellectuelle. Vous savez, l'homme n'est pas à proprement parlé un monolithe de générosité. Alors, pourquoi la feindre ? Acceptons-nous tels que nous sommes. Egocentriques, égoïstes, mesquins ...

Chéri : *(Avec tendresse)*

Ça, c'est tout toi, chérie : la reine de la mesquinerie.

Chérie :

Hmm, merci... Vaniteux !

Chéri :

Je reconnais.

Mère-grand :

Gonflants !

Chéri :

Et emmerdeuse !

Chérie :

Vous savez, partout où il y a l'homme, il y a de l'humain.

Chéri :

Ils le savent, chérie, je leur déjà dit.

Chérie :

Et, soyons lucides, où il y a de l'humain, il y a du magnifique et du sordide.

Mère-grand :

Lucide ? de Corneille ?

Chérie :

Non, Mère-grand. Lucides : réalistes !

Mère-grand :

Et mon cognac ?

Chéri :

Voyons, Mère-grand, vous savez bien que ce n'est pas bon pour ce que vous avez.

Mère-grand :

Oui ! Mais ça, j'aime ça !

Chérie :

Sois mignon, mon cœur, sers-lui son cognac. Sinon elle va mordre !

Chéri : (*Allant la servir*)

Oh, après tout, ce n'est pas ma grand-mère...

Chérie : (*Au public*)

Bon ! Allez ! On va vous dire notre listing. C'est une sorte de guide du savoir-vivre en société. On l'appelle notre contrat social. Une sorte de guide moral...

Mère-grand :

La morale, c'est toujours la morale des autres !

Chéri :

Si vous voulez, Mère-grand. Mais on va peut être faire des émules. Et plus il y aura d'émules, moins il y aura de mules.

Chérie :

On vous le fait en vrac. On n'a pas préparés.

Mère-grand :

Menteuse ! C'est un sketch ! Ça fait deux mois qu'on le répète !

Chérie :

Oh ! C'est vrai. Commençons par les petites choses que l'on peut faire dans la vie de tous les jours.

Tenez ! En automobile, par exemple.

Chéri :

Automobile. Il y aurait plein de choses à dire... Vous êtes sur une autoroute, vitesse limitée à 130. Vous apercevez à 100 m devant vous un imbécile qui roule en respectant la vitesse. Foncez-lui dessus à toute allure, 150, 160 ! Envoyez-lui les phares et serrez-le à outrance. Montrez-lui qui vous êtes !

Mère-grand :

Un con !

Chéri :

Un automobiliste !

Mère-grand :

C'est pareil !

Chéri :

Et pour en rajouter : en le dépassant, vous pouvez lui adresser un petit geste obscène, ça le rendra vraiment furieux. (*Ils rient*) Et à qui la faute ? A lui, bien sûr. Il est trop lent ! A ton tour, maintenant, chérie : Parking.

Mère-grand :

Et pas de jeu de mots avec Parkingson !

Chérie :

Vous cherchez une place pour vous garer ? Arrêtez de tourner en rond, prenez une place pour handicapé.

Elle n'attend que vous !

Mère-grand :

Mais si j'ai besoin de la place... J'vous la fais sauter votre bagnole !

Chérie :

Il existe une multitude de situations pour jouer les casse-pieds et pour tirer la couverture à soi.

Chéri :

A la caisse d'une banque, par exemple, ou dans une pharmacie : collez bien à la personne qui est devant vous. C'est gênant, c'en est délectable. Et puis vous passerez plus vite. Avec vous juste derrière, à la scruter, à l'écouter. Si elle a un découvert bancaire ou si elle a une maladie honteuse, elle ne s'attardera pas.

Chérie :

Aux Etats-Unis, les gens sont plus respectueux les uns des autres. Il y a une trace sur le sol et chacun attend son tour. patiemment.

Mère-grand :

Et pour la peine de mort, c'est pareil. Ils sont 3 200 à attendre et y'en a pas un qui pousse !

Chéri :

Oui, Mère-grand, vous avez tout à fait raison. Il est tard. On va faire notre petit tour ?

Mère-grand :

Où ça ?

Chéri :

On va prendre nos médicaments et on va se coucher.

Chéri emmène Mère-grand à sa chambre.

Mère-grand :

T'auras qu'à prendre les médicaments, pour moi ce sera un cognac !

Chérie :

Bonne nuit, Mère-Grand. Bonne nuit. (*Seule*) Ouf ! Oui, je sais. C'est pas gentil mais ça fait du bien de ne pas toujours avoir la vieille sur le dos. On a déjà l'ado, Marie-Lirianne, et il faut les suivre à cet âge-là, bébé

Gabriel qu'on a eu sur le tard. On a besoin de souffler. Après tout, on était un couple au départ !

On a besoin de se retrouver. Voyons... Qu'est-ce qu'il y a à la télé ce soir... Vous permettez ? Tiens ? Il y a une émission sur... Oh ! La la ! C'est la première d'une télé-réalité. Ça va nous divertir, on la regarde ?

Noir. Musique. Changement de décor.

La mouche psy-psy

Décor : un plateau de télévision. Une animatrice un peu "pom-pom girl" prépare le public avant l'enregistrement de l'émission.

Sandrine : (*Au public*)

Bonsoir. L'émission à laquelle vous allez participer est une maquette, le numéro 0. C'est la dernière création de votre animateur préféré. En effet, Gérard Le Star, vous le connaissez, 15 ans de succès à la télévision, "le big débile", "qui veut s'occuper de ses oignons", "Graine de tare", Gérard Le Star lance aujourd'hui son nouveau rendez-vous avec les téléspectateurs : "Le bonheur est dans la télé". La formule est très simple, c'est un talk show où... où... (*Elle reprend ses notes et déchiffre*) où la condition humaine sera décodée pour la rendre plus perceptible à tous. Voilà ! L'émission commence dans une minute. On compte sur vous.

Le présentateur arrive du fond de la salle, traverse le public et monte sur le plateau.

Gérard : (*Au public*)

Ah ! Mon public ! Mon merveilleux public ! Vous êtes tous venus, vous êtes magnifiques ! Comment allez-vous ce soir ? Vous êtes fantastiques ! On va faire une émission du tonnerre ! (*A Sandrine*) Ça va, mon petit ?

Sandrine :

Oh ! Oui, monsieur Le Star.

Gérard : (*Au public*)

Ah ! Je vous aime ! Je vais vous faire une confidence : Sans vous, je...

Régie :

Attention Gérard ! Silence ! On prend l'antenne dans 10 secondes. On envoie le générique !

Gérard range ses notes. Sandrine charme le public.

Régie :

3, 2, 1, antenne !

Musique du générique. Jeux de lumières. Sur la fin du générique musical, lumière sur tout le plateau.

Gérard : (*Au public. Des fiches à la main*)

Témoignage. "Les gens heureux n'ont pas d'histoire". C'est ce que dit le vieil adage. Vous serez les témoins ce soir, les témoins n°1, d'un drame. D'un drame ou d'une renaissance, c'est selon : Quand pique la mouche psy-psy. Ce soir, au sommaire de votre émission "Le bonheur est dans la télé", un document exceptionnel : Les gens heureux ont-ils une histoire ? Séquence émotion. Regardez. Écoutez !

Musique. Sandrine va accueillir Clément. Jeux de lumières.

Gérard :

Nous recevons ce soir Clément !

Fin de la musique. Sandrine fait applaudir Clément.

Gérard :

Tout d'abord, afin de vous permettre de faire connaissance, Sandrine ! Un rapide portrait.

Sandrine :

Clément Lasserrure, 45 ans, employé de banque, marié, deux enfants, propriétaire d'un joli petit bungalow à Triffouilly.

Gérard : *(A Clément)*

Clément ! Vous me permettez de vous appeler Clément ? *(Clément acquiesce)* Clément mène une vie de père tranquille, entouré de sa famille... Une famille où l'on imagine sans peine le bonheur présent à chaque minute écoulée. Un couple heureux car Clément aime, Clément adore sa femme Mathilde. D'ailleurs, hors caméra, combien de fois ne nous a-t-il pas dit J'aime ma femme ! *(Posément)* J'aime ma femme !

Sandrine : *(Au public)*

On applaudit Clément. Allez ! Encourageons Clément.

Clément : *(Humble, intimidé, pudique)*

Merci, merci.

Gérard : *(Au public)*

Quel touchant portrait, me direz-vous, et pourtant, cet excès d'amour va faire mentir le vieil adage.

(A Clément) Clément, vous avez accepté ce soir de répondre à nos questions, je vous en remercie.

La 1ère question sera directe. Vous dites être heureux en ménage. Tout d'abord, pour que les téléspectateurs comprennent bien, pouvez-vous nous le confirmer. Êtes-vous heureux en couple ?

Clément : *(Après un temps, discrètement)*

Oui, je suis heureux.

Gérard : *(A Clément)*

Clément, tout le monde n'a pas entendu votre réponse. Pouvez-vous la répéter plus fort.

Clément : *(Au public)*

Oui, je suis heureux !

Gérard :

Eh bien, alors ! Où est le problème ?

Clément :

Je suis heureux mais pas comme tout le monde. Je voulais être heureux comme tout le monde !

Gérard :

Je ne vous suis pas. Quand on est heureux, on est heureux ! Comme tout le monde ! N'est-ce pas, Sandrine ?

Sandrine :

Je vous le confirme, Gérard ! Les téléspectateurs ont répondu à 92 % contre 8 % sans opinion que

Quand on est heureux, on est heureux ! Comme tout le monde !

Gérard :

Alors, Clément ?

Clément :

Oui, eh ben... Pas moi !

Gérard :

Pas vous ?... Expliquez-nous, Clément, ce qui différencie votre bonheur de celui de M. Tout-le-monde ?

Clément :

Eh bien, voilà, c'est assez difficile à... devant les caméras...

Gérard :

Nous comprenons... Clément... 3 millions de téléspectateurs vous écoutent...

Clément :

Voilà : je ne fantasme pas.

Gérard :

Comment ça, vous ne fantasmez pas ?

Clément :

Ben, non.

Gérard :

Mais... C'est impossible !

Clément :

Enfin... Si. Je fantasme. Mais... mais... (*dans un aveu*) Je ne peux fantasmer que sur ma femme !
Alors, ça ne s'appelle plus vraiment un fantasme.

Gérard et Sandrine :

Ah ben non !

Clément : (*il s'emballe progressivement*)

Ma femme, Mathilde ! Si brillante, si sensuelle, si offerte. Mathilde, c'est... c'est... les terres inconnues ! les richesses à découvrir ! c'est une langue à apprendre ! Et puis... (*plus tendrement*) ce tendre fessier qu'elle a, un appel à l'amour ! Des fesses qui respirent son âme, comme un souffle chargé d'épices, d'une chaleur moite... Elle me rend fou ! fou de désir, pétri de sensibilité, comme rempli de sperme, débordant de joie. Je ne suis plus que pulsion, puissance, impuissant à résister ! (*S'apercevant qu'il va trop loin, il baisse la tête de confusion. Mais c'est plus fort que lui, il reprend*). Je nous imagine tous les deux, au XVIII^e siècle, lors d'une soirée aristocratique, je me vois aller fouiller sous son vertugadin pour le souffler, comme le vent gonfle le foc du navire, jusqu'à la faire chavirer, laissant ainsi, à vif, ses entrecuisses blanches, tendres et potelées comme du blanc de poulet et... (*lyrique*) son derrière offert ! car la chère aura pris soin de ne pas le voiler. Et la prendre ! Enfin ! Goulûment ! Vite ! Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

Gérard :

Très bien ! Très bien ! Oui, nous comprenons très bien ! N'est-ce pas, Sandrine ?

Sandrine :

Tout à fait, Gérard ! 99 % des hommes ont répondu que Mathilde n'est pas la seule personne à avoir des fesses ! Et beaucoup demandent où l'on peut joindre Mathilde.

Gérard : (*A Clément*)

Et à part Mathilde ?

Clément :

Rien ! Euh, pardon, personne !

Gérard : (*Au public*)

Le témoignage de Clément mérite quelques applaudissements.

Sandrine fait applaudir le public.

Gérard : (*Au public*)

Effectivement, on peut le comprendre, il y a de quoi se questionner. (*A Clément*) Clément, expliquez-nous ça. Vous n'avez vraiment jamais eu le moindre désir pour autrui... le moindre petit fantasme ?

Clément :

Ben... Non. Je ne m'en connais pas.

Gérard :

Les vedettes de la télé... du cinéma ?...

Clément :

Ce sont des pixels.

*Sandrine, telle une chatte, passe devant Clément. Ce qui le fait éternuer.
Sandrine revient à sa place en se disant qu'il est con ce mec-là.*

Gérard : (*Gourmand*)

Les mannequins ?

Clément :

Les mannequins ? Des portemanteaux !

Gérard : (*Friand, fébrile*)

Ne me dites pas que vous n'avez jamais rien ressenti en regardant ces longues beautés ?...

Clément : (*Pragmatique*)

Elles sont trop longues, justement. Pas assez maniables. Pas pratiques.
(*Un sourire illumine son visage*) Mathilde, c'est une petite boulotte !

Gérard : (*Au public*)

Quelle sincérité ! Quelle émotion ! Ces aveux, s'ils ne sont pas tout à fait ordinaires, ont le mérite de la franchise. Je crois qu'on peut applaudir Clément !

Sandrine fait applaudir le public.

Gérard : (*A Clément*)

Mais si vous n'avez pas de fantasmes, vous n'avez pas non plus de désir pour quiconque. Dans ces conditions, avec cet état d'esprit étriqué, comment pouvez-vous avoir des relations extra-conjugales ?

Clément ne sait pas quoi répondre.

Gérard :

Parce que, Clément, vous êtes fait comme tout le monde ! Vous avez forcément des relations extra-conjugales !

Clément ne sait pas quoi répondre.

Sandrine : (*Dégoutée par Clément*)

Mon Dieu ! Quelle horreur !

Gérard :

Clément ! Je répète ma question sous une autre forme : Avez-vous trompé Mathilde ? (*Il essaie de sauver Clément*) Faites un effort, Clément. Au moins trois ou quatre fois ?... deux ou trois fois ?... une fois ?

Clément :

Ben, non ! Pour quoi faire ?

Gérard prend ses distances d'avec Clément et Sandrine regarde Clément avec horreur.

Gérard :

Mais enfin, Gérard, c'est inhumain ! Tout homme, toute femme abuse son conjoint. C'est une loi de la nature !

Clément :

Ben, oui ! C'est ça, le problème.

Gérard : (*Au public*)

Cher public ! Je sens l'indignation vous emporter. Vous vous dites : Voilà un malade ! Voilà un cas social ! Un homme qui n'a connu qu'une seule femme ! Car Clément est un homme qui n'a connu qu'une seule femme ! Et vous vous dites : Quelle misère ! (*il tente de calmer le public*) S'il vous plaît !... Chaque individu, aussi mesquin soit-il, a droit à une défense. Je vais me faire l'avocat du diable. Ce n'est pas de la provocation. C'est mon rôle. (*Il se tourne vers Sandrine*) Nous allons essayer, maintenant, d'expliquer le... le... l'individualisme de Clément. Je vous demanderai d'accueillir le docteur Thérèse Lepassee !

Musique. Jeux de lumières. Sandrine accueille le docteur.

Gérard : (*Au docteur*)

Bonjour Docteur, installez-vous. (*A Sandrine*) Sandrine ! Un rapide portrait.

Sandrine : (*Au public*)

Thérèse Lepassee : Spécialiste en Stress oxydant et pathologies associées à Paris II et auteur du livre "La mouche Psy-Psy, la mouche réveilleuse".

Gérard : (*Au docteur*)

Alors, docteur, Peut-on faire le point avec vous sur le cas Clément Lasserrure. Je ne sais pas comment appeler ce comportement : une déconnexion de la réalité, une perte d'humanité ?

Thérèse : (*Professionnelle, à l'aise, posée*)

Bonjour. Il s'agit là d'une sorte d'anthropophobie. A l'époque de la libération sexuelle, de la pornographie triomphante, en ces temps où la sexualité de couple n'est plus réduite à l'intimité d'un couple, où la sexualité a évolué en acte social, c'est-à-dire en lien social. Eh bien ! Clément est resté bloqué. Bloqué où ? Bloqué dans cet antique et brutal schéma de couple !... Méprisant ainsi toutes les malheureuses amoureuses qui le désirent ! Méprisant ainsi la société !

Gérard :

La société ! Oui ! C'est ça ! C'est une question de société ! Expliquez-nous ça, Docteur.

Thérèse :

La sexualité est le langage de la société. Ce qui lie les uns aux autres. Nous parlons bien, d'ailleurs, de "rapport" sexuel ! Le rapport à l'autre. La relation à l'autre.

Gérard :

Bien sûr.

Thérèse :

Or, le fantasme est individuel et démocratique ! Il nous faut accepter l'idée que tout le monde n'entre pas dans la norme. Clément est un daltonien sexuel. Il ne perçoit pas la sexualité comme la plupart d'entre nous. Son épouse est bien réellement son fantasme vivant. Après tout, quel homme n'a pas rêvé de rencontrer son fantasme ?

Sandrine : (*Au public*)

Madame, êtes-vous la Monica Bellucci de votre mari ? Monsieur, êtes-vous le Brad Pitt de votre épouse ? Vos réponses au 08 36 68 10 10.

Thérèse :

Eh bien ! Ce rêve pour tout un chacun est le désespérant quotidien de Clément. Nous venons d'évoquer le désir sexuel, cet envie de faire l'amour avec tel ou tel. Je voudrais ajouter que dans la relation à l'autre, il n'y a pas que le désir qui intervient. Dans le milieu professionnel, par exemple, la sexualité n'est pas nécessairement en rapport avec le désir.

Sandrine :

Oh ! Ben ça, j'en sais quelque chose ! Je ne serais pas là si je n'avais pas couché avec M. Le Star.

Thérèse :

En voilà une illustration, parmi d'autres. (*A Sandrine*) Eh bien ! Vous voyez bien, mademoiselle, si M. Le Star avait souffert de la même pathologie que Clément. Il vous aurait repoussé. Eh bien ! Cela vous aurait bloqué dans votre carrière !

Sandrine :

C'est dégoûtant !

Gérard : (*A Clément*)

Clément, avez-vous bien conscience des conséquences de ce manque d'altruisme ?

Clément : (*Avouant humblement*)

Oui, Gérard, j'ai conscience de faire souffrir des gens.

Thérèse :

Clément sait qu'il fait du tort à ceux qui l'entourent. Mais Clément se fait également du tort à lui-même.

Gérard :

C'est-à-dire ?

Thérèse :

C'est-à-dire que Clément a refusé les avances d'un chef de service, un monsieur très bien, dit-il lui-même de son propre aveu...

Gérard et Sandrine :

Oh !...

Thérèse :

Et s'est vu refusé un avancement de carrière !

Gérard :

Clément ?

Clément : (*Retenant ses larmes*)

C'est exact. J'aurai pu passer de cadre C à cadre A.

Gérard : *(A Sandrine)*

Sandrine ! Nous pouvons encourager Clément.

Sandrine reste les bras croisés.

Gérard : *(A Sandrine)*

Si ! Sandrine ! Nous devons encourager Clément !

Thérèse : *(A Sandrine)*

Vous savez, Mademoiselle, pour lui aussi, c'est difficile !

Sandrine applaudit deux, trois fois.

Gérard : *(Au docteur)*

Bien ! Docteur Lepassee. Êtes-vous en mesure, aujourd'hui, de nous rassurer sur l'état de santé de Clément ?

Thérèse :

Oui... Il retrouve ses repères. Nous avons fait, avec Clément, un travail sur lui-même.

Gérard :

En quoi consiste exactement ce travail, Docteur ?

Thérèse :

Un travail basique, une bonne PIP. En effet, une Psychothérapie d'Inspiration Psychanalytique.

Si l'on prend le temps, c'est très efficace.

Sandrine :

Ça a l'air bien...

Thérèse :

Malheureusement, cela n'a pas suffi.

Sandrine : *(Au docteur)*

Vous avez raté ?

Thérèse :

On peut le traduire comme ça. Mais Freud, lui-même, racontait cette petite anecdote : Un homme entre dans un confessionnal, pour se confesser. Cet homme exerce la profession d'assureur. Dans le confessionnal, se trouve un homme qui exerce la profession de confesseur. Quelques instants plus tard, l'assureur ressort du confessionnal, comme il était entré. Puis, le confesseur en ressort. Lui, il est muni d'un bon contrat d'assurance...

Cette blague amuse beaucoup Thérèse et Clément. Gérard et Sandrine ne la comprennent pas.

Thérèse :

La solution est venue du côté de sa femme.

Gérard : *(Tout sourire. A Clément)*

Et oui ! Clément ! Et oui ! Il y a une bonne nouvelle !

Clément : *(Résigné)*

Oui. Si l'on veut. C'est une bonne nouvelle. *(Après une profonde respiration)* Mathilde vient de me quitter !

Gérard : *(Jubilant d'un dénouement qui s'annonce heureux)*

(A Clément) Bien ! Et... *(il attend la suite)* Et... *(Au docteur)* Et... Docteur !

Thérèse :

Et quand Clément forniquera à droite et à gauche. Il pourra enfin désirer Mathilde... en fantasme !

Sandrine applaudit.

Gérard :

Eh bien ! Tout est bien qui finit bien ! Nous terminerons ainsi en vous remerciant, Docteur, d'avoir accepté le jeu de notre émission. Docteur Thérèse Lepassee, Clément Lasserrure, merci ! On peut les applaudir.

Sandrine les raccompagne.

La musique du générique de fin commence et va monter crescendo.

Gérard : *(Au public)*

Merci au formidable public que nous avons eu ce soir. La semaine prochaine : J'ai envie d'arracher les yeux de mon voisin mais je n'y arrive pas ! Un témoignage déchirant. Merci encore, restez sur notre chaîne, après la pub, le documentaire, ce soir Le... Le... Le quoi ?...

Sandrine :

L'œdipe freudien chez les gastéropodes !

Régie :

C'est bon ! On a ce qu'il faut !

Sandrine : *(A la régie)*

Eh ben ! Pour un numéro 0, c'est un numéro 0 ! C'est pas avec des invités comme ça qu'on donne le bon exemple ! Faut pas oublier que nous, les médias, on a un rôle à tenir. Tu vois ce que je veux dire...
(Son portable sonne, elle répond) Oui... *(à la régie)* C'est le directeur de la chaîne ! *(au téléphone, glamour)* J'ai du talent ?... Si je peux proposer une nouvelle émission ?... Bien sûr, M. le Directeur... on peut se voir...
Ce soir ?...

Générique. On commence à changer le décor.

Noir.

Sérieux killers (2)

Chérie, après l'émission, seule dans son salon, éteint la télévision.

Chéri : *(Revenant seul)*

Voilà ! Mission accomplie ! C'était bien cette émission ?

Chérie :

C'était le témoignage d'une sorte de taré ! Ils ne devraient pas passer des choses comme ça à la télé, c'est choquant. Il y a des jeunes qui regardent encore à cette heure-là. Qu'est-ce que tu as fait de Mère-Grand ?

Chéri :

Je l'ai couchée. Quand elle devient fatigante, je la couche.

Chérie :

Tu as bien fait. Où en était-on ?

Chéri :

On exposait notre contrat social.

Chérie :

Oh oui ! On s'amuse bien. On le reprend mon chéri ?

Chéri :

Bien sûr.

Chérie :

Allez, je te lance : La pédophilie.

Chéri :

Dans certains pays, c'est une coutume. Enfin... comprenons-nous bien, c'est une coutume pour nous, les occidentaux, d'aller dans ces pays pour y laisser s'épanouir notre sexualité.
Mais c'est aussi un peu notre manière à nous de les aider, financièrement.

Chérie :

Le monde est bien fait ! Tout s'accorde, s'entremêle, s'arrange les uns avec les autres...

Chéri :

A toi maintenant : Amateur d'art.

Chérie :

Vous êtes amateur d'art primitif ? C'est très tendance. Vous avez entendu parler des cercueils de Thaton ? Thaton, c'est en Birmanie ? Des merveilles ! Vous imaginez un peu quel effet ça ferait dans votre salle de séjour ? Eh bien ! Qu'attendez-vous ? Faites le voyage ! Entrez dans un cimetière et servez-vous. Prenez un cercueil, désossez-le, ramenez-le en France et je vous garantis que pas un de vos amis n'aura de bar si original.

Chéri :

N'hésitez pas ! Allez-y à Thaton !

Chérie :

Sport.

Chéri :

Ah ! Les nouvelles valeurs du sport ! Le dopage, l'argent, la tricherie, la violence sur le terrain, dans les gradins !
Quels magnifiques exemples pour la jeunesse ! Exemples couronnés par le succès. L'audimat grimpe.

Normal ! Ce sont des valeurs universelles !

Mère-grand : *(De sa chambre)*

Défendons nos valeurs !

Chérie : *(A Mère-grand)*

Tu ne dors toujours pas ?

Chéri :

Mère-grand a raison : Défendons nos valeurs !

Mère-grand : *(De sa chambre)*

Et la nature ?

Chérie :

Ah ! Les nouvelles valeurs de mère-nature !

Chéri :

Les valeurs enrichissantes de la terre !

Chérie :

Finie, la vie saine à la campagne ! Vive la pollution, les OGM, les désherbants, les herbivores devenus carnivores, les manipulations en tout genre... Tout le profit pour un ! Rien de naturel pour tous !

Chéri :

L'art de rendre ce qui est sain impropre à la santé. Et de le vendre quand même. Quel talent !

Chérie :

Bref ! Tout ça, ça existe ! On ne l'a pas inventé. On fait avec. La vie, c'est pas un film confit de stéréotypes. Un film avec des tout gentils, très très gentils, on les reconnaît facilement, ils sont beaux ; et des méchants, des vraiment méchants méchants. C'est les moches. Les beaux gentils d'un côté et les moches méchants de l'autre. Et c'est le beau gentil qui gagne, évidemment.

Mère-grand : *(De sa chambre)*

T'as raison, fillette. On est tous pareils. Tous, un peu ambigus : un peu blanc, un peu noir.

La vie, tous les chats sont gris.

Chérie :

Chéri.

Chéri :

Chérie ?

Chérie :

S'il te plaît, va recoucher Mère-Grand.

Chéri : *(Il sort)*

A force d'aller la recoucher, elle ne va pas me coucher... sur son testament ! *(Revenant sur ses pas, à Chérie)*
Tiens ! Pendant ce temps, entreprends donc l'actionnariat salarial. Tu sais, La participation en entreprise ?

Et puis, tu enchaînes avec la solidarité.

Chérie :

La participation, bonne idée ! Bon, écoutez, un témoignage vaut mieux qu'un long discours. Écoutons

Cathy Moreau :

Noir sur la scène.

Lumière (douche) sur une ouvrière, en blouse.

Cathy Moreau :

Je suis contente ! Je travaille dans une grande entreprise, une très grande entreprise. Il y a deux ans, l'entreprise nous a donné des actions, à tout le monde. On était content. Moi, par exemple, les dividendes représentaient un demi-mois de salaire, chaque année et sans rien perdre aucun de nos avantages.

Un demi-mois de salaire chaque année et plus l'entreprise gagnerait de l'argent, plus on en gagnerait !

Tous les salariés !

Il y a un an, il y a eu l'assemblée générale des actionnaires. Les chiffres étaient bons. Et on a tous votés pour qu'ils soient meilleurs encore, pour qu'on en tire un meilleur profit. Je suis contente ! Cette année, j'ai touché de dividendes presque un mois de salaire. Vous vous rendez compte ? Un mois de salaire ! Sans rien faire ! (*A plat*) Sans rien faire, c'est le cas de le dire. Parce que je ne travaille plus dans l'entreprise. Sur le site, plus personne ne travaille dans l'entreprise. Elle a été délocalisée en Asie du sud-est.

Noir.

Lumière sur l'appartement. Chérie, seule en scène.

Chérie :

Oui... Bien !... Il faut savoir ce qu'on veut ! Et puis, il faut positiver Cathy. Ça donne du travail aux petits gosses d'Asie du sud-est, une perspective d'avenir. Ils sont si défavorisés. Mais, à propos de défavorisés, nous en avons aussi chez nous. Non, Cathy, je ne pense pas aux chômeurs, aux travailleurs qui ne gagnent pas assez pour payer un loyer. S'ils ne peuvent pas payer un loyer, c'est que... C'est que... Ils ne travaillent pas assez ! Et puis, c'est idiot, ils n'ont qu'à l'acheter leur logement ! Non, moi, je pensais aux mendiants, aux clochards. Entre nous, avec mon mari, nous les appelons les capitulistes. Les gens qui capitulent, ce sont les capitulistes. On a de l'humour, je le dis toujours à mon mari, l'humour, ça sauve. Pour ceux-là, faites un geste ! Usez de la solidarité. Entendons-nous bien, la solidarité, ça consiste à laisser payer les autres. Mais, les défavorisés, écoutons leurs points de vue, on se retrouve juste après.

Noir. Fond sonore, bruits de rue. Changement de décor.

Soliloques

La rue. Prof est couché sous des cartons. Artémon arrive en titubant et en chantant, une bouteille à la main dans l'espoir de réveiller Prof.

Artémon : (*Chantant*)

On va se saouler jusqu'à la luette. On va s'en mettre plein la cloche. Je me présente : Artémon Gonzague. Gonzague : le gonze qui zigzague. Dit Artémon de la cloche, de la rue, du pavé, de la cour des miracles, mais pour la société je ne suis qu'un numéro ! Le numéro 1 43 75 027 002, mais ce numéro est un homme ! Et un homme libre !

Prof : (*Sous les cartons*)

La liberté, ta gueule !

Artémon :

C'est bien, c'est Prof. Artémon, dit la débine, parce que je ne suis jamais là où le travail m'attend. Parfaitement ! Parce que du boulot, y'en a pas pour tout le monde. Et alors ? quoi ? Le partage du travail, c'est une idée en l'air ? Non monsieur ! Moi, j'applique par capillarité... Euh... Précarité ?...

Prof :

Solidarité !

Artémon :

Parfaitement ! Par solidarité envers les autres, les pauvres, les ADF : Avec Domicile Fixe, tous les ceusses qui pensent que l'travail, c'est la liberté.

Prof :

La liberté, ta gueule !

Artémon :

C'est Prof. Dit Artémon la pudeur, parce que je suis tellement pudique que j'ai la pudeur de ne pas le montrer ! Dit le touriste, le poète et le révolté, parce que j'enrage contre tous ces politocards, ces flics et autres boureaucrates qui nous gâchent notre seul bien : la liberté !

Prof :

La liberté, ta gueule !

Artémon :

C'est Prof. Artémon, dit boit-sans-soif, dit le pochetron, l'éponge, le buvard. C'est vrai, je bois. Je bois par respect, pour remercier. Parfaitement ! Je porte un toast. C'est ça que je fais : tous les jours, je porte un toast. Je porte un toast au seul bonhomme qui mérite le respect, j'ai nommé : l'inventeur du carton

ondulé ! Et pis j'bois aussi aux sorties des églises et aux pissotières publiques d'accès libre !

Prof : *(Se levant)*

La liberté, ta gueule !

Artémon :

C'est Prof. Prof, c'est lui...

Prof : *(Se rhabillant)*

Dit Prof pour avoir enseigné la philosophie pendant quinze ans à des vieux précoces qui n'en avaient qu'une : Faire du fric. Dit le faux sceptique parce que je suis sûr de douter de tout... et de tous ! Dit l'Aristote parce que je bats le pavé en donnant mes cours à qui veut m'entendre. Attention ! Parfois je suis cru ! Oh ! Pas par grand-monde. Quelquefois écouté, jamais saisi.

Artémon :

Je continue ? Artémon le clochard, profession libérable. Ancien pauvre, enfin je veux dire pauvre mais avec ancienneté, bardé de diplô... de cartons, de références, quelqu'un qu'a du métier, de la bouteille, quoi. Quand j'pense à tous ces petits jeunes qu'arrivent sur le bitume. Ça a pas de métier, pas de motivation. Quoi ! Vous autres, les nouveaux pauvres, vous en avez plein la bouche. Les nouveaux pauvres par-çi, les nouveaux pauvres par-là mais... Vous savez ce que c'est, vous, la misère ? La misère, faut la vivre, c'est dur. La misère, c'est pas ce qu'on dit.

Prof :

C'est très surfait, la misère.

Artémon :

C'est y pas malheureux. Ces gens là, y z'ont pas la vocation, vous comprenez. Y z'ont pas choisi, comme nous. Y sont pas libres !

Prof :

La liberté, ta gueule !

Artémon :

Prof, tu commences à m'emmerder ! Je cause... au monde...

Prof :

Tu causes ?... Tu parles ! Dis plutôt que tu soliloques.

Artémon :

Heiiin ?

Prof :

Tu so-li-loques.

Artémon :

Qu'est-ce qu'y raconte ?

Prof :

So-li-loques ! Du latin «solus» qui veut dire «seul» et loqui veut dire...

Artémon :

Loques ! Ouais, ça va, ça va, j'sais ce que ça veut dire. On me l'a assez servi.

Prof :

Moi, je préfère rêver... ou plus exactement, je préfère me rêver. Quand je me rêve, ça me rend les autres plus supportables...

Artémon :

Eh ben moi, je cause !

Crissements de pneus. Clodette entre en faisant un doigt d'honneur à un automobiliste.

Prof : *(La saluant)*

Mes hommages, mademoiselle.

Artémon :

Dit Artémon le bienheureux. Parce qu'un rien m'habille et... *(La présentant)* une moins que rien me déshabille ! Madame Clodette ! *(Elle fait un bras d'honneur)*

Prof :

Artémon ! Tu es méchant et tu mens.

Artémon :

On l'appelle aussi la vie du rail, une vie qui dure l'espace d'une inspiration...

Clodette :

Elle est pas duraille, la vie ? Elle est gavé chiante, mortelle. Je doute pas, moi, j'ai mal.

Artémon :

Voilà, c'est la clodette au clodo. Et alors, attention ! Celle-là : Respect ! C'est ma fiancée... à moi.
Et à Gérard et au p'tit Nouredine, Nouradine...

Clodette :

Noredine !

Artémon :

Noredine ! Ah ! Celui-là, il a un nom un coucher dehors.

Prof :

D'ailleurs, il ne s'en prive pas !

Artémon :

C'est pour ça qu'il est gros : qui Nor... dine !

Clodette va dans le public, tête baissée, en se grattant.

Artémon :

Eh ben, la Clodette. Qu'est-ce t'as à regarder tes pieds ? Y vont pas tomber.

Prof :

Fiches-lui la paix, Artémon. Ses pieds, c'est son instrument de travail.

Clodette :

Ah ! Ça y est ! (*Elle montre une puce*) Celle-là, j'l'ai eue ! (*Assise sur les genoux d'une personne du public*)
Un peu de viande, baronne ? Eh ben ! Vous avez tort. Parce que celles-là, c'est des bonnes. Elevées en plein air !

Artémon : (*Au public*)

Aïe, aïe, aïe ! Elle est complètement fixée. Si vous voulez en profiter, c'est le moment. Vous gênez pas.
Vous me filez 20 balles et le reste en liquide : Un petit «Vieux papes», ça ira.

Prof :

Clodette !

Artémon :

Des amateurs ? Quelqu'un se laisse tenter ?

Prof :

Artémon !

Artémon :

Le monsieur ?... La petite dame ?

Prof :

Artémon !

Artémon :

Quoi ! Je monnaye ! Eh ! Faut pas nous prendre pour des cloches !

Clodette : (*Prof la ramène sur scène*)

J'suis pas fixée, j'suis sûre... Et puis qu'est-ce que ça peut vous faire ? C'est ma vie, j'suis libre.

Prof :

La liberté...

Artémon et Clodette :

Ta gueule !

Prof :

Tu permets... Fais voir cette bouteille...

Artémon :

C'est du pinard.

Prof :

Une bouteille en verre, c'est bien. Car sais-tu seulement ce que l'on trouve dans les bouteilles en plastique ?

Artémon :

Ça y est ! Il va nous r'faire un cours.

Prof :

Des particules ! Il y a un type qui a inventé une bouteille en plastique biodégradable. Jusque là, c'est correct. Vous savez, ces bouteilles en plastique dans lesquelles on conditionne l'eau de source...

Artémon :

Merde ! C'est un cours d'eau !

Prof :

Et cela avec une idée toute simple. Comment s'y prend-t-il pour la rendre biodégradable ? Il ajoute simplement au plastique de ladite bouteille des molécules de cellulose de la famille des glucides : C₆ H₁₀ O₅... Qu'est-ce que c'est ? Du papier, du bois. Ainsi, lorsque la cellulose se décompose, les micro-particules de PVC sont libérées... et la liberté ta gueule !

Clodette : *(Au public)*

Une bouteille en plastique, en PVC, qu'il a inventé le type ! Y'en a, y z'ont vraiment rien à foutre de leur journée.

Prof :

Libérées dans la nature ! En effet, les micro-particules de plastique sont tellement infiniment petites qu'elles vont s'insinuer jusque dans la nappe phréatique. Résultat : dans dix à quinze ans : on retrouvera des particules de PVC dans l'eau de source ! Et quand vous boirez de l'eau de source, vous vous plastifierez l'œsophage, l'estomac, la cervelle, etc. Non mais ! Vous voyez ?

Les trois se regardent pensivement.

Clodette :

Hé, Prof ! D'où je suis, moi. On voit pas bien...

Artémon :

Eh ben nous, dans le cadre du respect quotidien qu'on doit à la nature : On boit du vin ! Moi, j'connais des bourges... Ça fait quinze ans qui z'en boivent de ces eaux-là. J'comprends maintenant pourquoi y sont si hermétiques !

Clodette :

Faut pas gober tout c'qui dit, on n'a qu'un seul son de cloche.

Une joggeuse passe.

Artémon : *(Tendant la main)*

Madame, ma bonne dame. J'ai pas mangé depuis trois jours...

La joggeuse : *(S'arrêtant et enlevant ses oreillettes)*

Pardon ? Vous me parlez ?

Artémon :

Oui, madame. J'ai pas mangé depuis trois jours...

La joggeuse :

Ça se voit, vous êtes blanc. Ecoutez, une bonne hygiène de vie commence par une diététique étudiée. Vous vous sentez le besoin de retrouver votre poids de forme, c'est bien mais vous vous y prenez très mal. Et pour n'en être pas moins efficace, à court terme, cette méthode est néfaste à votre santé. Ce que vous venez de perdre en trois jours, vous le reprendrez en un seul. Vous devriez plutôt essayer un régime hyperprotéiné avec des sucres lents riches en apport calorique. Et je vous conseille même de faire une analyse nutritionnelle. Courage, le plus dur, c'est de s'y mettre.

Elle repart en petite foulée. Artémon est perplexe, puis :

Artémon :

Va donc, pétasse, richarde, sportive ! Va faire ton joggine avant d'attraper nos puces ! Tout le monde le sait que t'aimes pas les animaux ! Rentre vite dans ta propriété privée.

Clodette :

Propriété privée ? Privée de quoi ?

Prof :

Artémon ! Si tu as quelque récrimination à exprimer à l'encontre de la société : Interpelle le Président de la chose publique.

Clodette :

La chose publique ? Dis donc, prof, c'est moi que tu me traites ? !

Prof :

Chose publique : Res publica : la République.

Artémon :

Tu veux qu'j'engueule la République !

Prof :

Pourquoi pas ?

Artémon :

Prof, tu exagères. On a des problèmes, d'accord ! Mais tout le monde a des problèmes. C'est pas les mêmes, c'est tout ! Y nous laissent pas tomber, nous, les laissés-pour-compte. Y s'occupent de nous.

Prof :

Tu as parfaitement raison, Artémon, faut pas qu'on se plaigne, on s'occupe de nous, trois mois de l'année, à Noël. On nous apporte même à déjeuner jusqu'à chez nous, dans la rue. Il paraît même qu'ils vont nous installer des radiateurs, dans la rue. Mais le reste de l'année ? Le reste de l'année, on a l'impression d'être des vitres bien propres, transparentes, on nous voit pas. Et pourtant, sales comme on est, on doit être opaques. Mais je vous préviens, un jour, ça va péter, on va alerter l'opinion pudique et alors, je vous le prédis, nous, les SDF : On descendra tous dans la rue !

Noir. Musique classique. Changement de décor.

Sérieux killers (3)

Chérie, seule en scène.

Chérie :

Ils sont amusants, les pauvres, vous ne trouvez pas ? Je me souviens, une fois, il y a très longtemps. J'en ai connu un. C'est un type qui a probablement vécu dans la misère toute sa vie. Que voulez-vous, On ne se refait pas ! Eh bien ! Quand il est mort, on a retrouvé un million sous sa paillasse. Un million, à l'époque, c'était une somme. Il économisait. Il y a des gens comme ça : il n'avait rien mais il avait peur d'en venir à manquer. Je me souviens, il avait coutume de dire : un pauvre, c'est comme un escargot. Ce n'est pas parce qu'il en a déjà beaucoup bavé qu'il a fini d'en baver. Mais que fait mon mari ?

Il arrive avec le fauteuil et son contenu.

Chéri :

J'arrive, mon cœur !

Chérie :

Mère-grand ! Tu n'es pas au lit ? Tu dors debout.

Mère-grand :

Tu te fous de ma gueule ? Ça fait dix ans que j'arrive pas à me lever.

Chéri :

C'est vrai qu'à vous regarder, Mère-grand, on se dit que l'humain, ça ne tient pas debout. Je vous mets là. On leur donne la fin de notre contrat social et après, tout le monde au dodo.

Mère-grand :

Dodo ? C'est du verlan ?

Chérie et chéri soupirent.

Chérie :

Il y a, dans mon entourage, un monsieur des plus raisonnables. Cet homme, qui est un automobiliste, ne se gêne pas pour se garer à cheval sur la piste cyclable et sur le trottoir. Ce qui ne l'empêche nullement de s'arroger le droit de juger le cycliste qui dépasse la ligne.

Ce monsieur qui, comme tout citoyen responsable, suit de près la vie politique, n'hésite pas à accuser courageusement les gouvernants sur toutes sortes de sujets. Notamment, il leur reproche de ne pas mener une action réellement efficace en faveur de l'écologie. Car il sait les limites de l'équilibre de notre écosystème. Cet homme sait tout. Ceci étant dit, il va quand même chercher son pain, à cinq minutes, dans son 4 x 4 diesel.

Il y trouve un intérêt supérieur : Ça a plus de gueule que d'y aller à pied.

Cet homme exige également de savoir absolument tout sur le patrimoine des élus.

Mais son propre fils ne connaît pas le sien ! Il y a des choses qui ne se disent pas.

Chéri :

Ce qui est applicable pour les uns est inconvenant pour les autres... ou quelque chose comme ça.

Mère-grand :

Il a raison ! Faut pas hésiter à exiger des autres !

Chérie :

Cet homme, parangon de vertu, ne sup-por-te-pas le voleur de poules ! Qui plus est quand celui-ci est nomade. Ainsi l'entend-on hurler avec les loups : "Y'en a assez ! Tolérance 0 !", le voit-on inflexible avec le bougre. Mais il passe la main sur les exactions du fortuné qui fraude le fisc à coups de milliers ou de millions car, dit-il, c'est dans la nature des choses. Et commenter ce délit d'un : "Bah ! Moi, à sa place, je ferai pareil." Il est pour une justice qui soit radicale ! mais qui sache faire preuve de discernement. Voilà. Ce sont plein de ces petites choses qui, au quotidien, nous facilitent la vie et nous la rendent plus belle.

Chéri : (*Pensant à lui*)

Et qui c'est, ce monsieur...

Mère-grand :

Tout le monde !

Chérie : (*Se tournant vers Chéri*)

Ce monsieur, c'est... c'est...

Marie-Lirianne : (*Déboule, jeans extra larges, casquette base-ball, sweat parental advisory*)

Salut les vieux ! J'ai fait un truc trop class, gavé bien, excellent ! On s'est amusés comme des oufs avec les copains.

Chéri :

Comme des oufs ?

Marie-Lirianne :

Comme des fous, p'pa.

chérie : (*Au public*)

Ils en rajoutent toujours un peu dans leur langage les jeunes : T'es grave, c'est gavé bien. Enfin, vous comprenez le sens, vous n'êtes pas cave.

Chéri :

Fais la bise à Mère-grand maintenant et ensuite raconte.

Marie-Lirianne :

Sou-bi, grand-mère !

Mère-grand :

Elle est gnonne-mi. Mais où c'est-y qu'elle a été courir encore ? Regarde comme elle est sale, la petite truie.

Marie-Lirianne :

C'était géant, super, ça a déchiré grave ! Vous ne devinez jamais !

Chérie :

On ne va pas deviner, tu vas nous raconter.

Chéri :

Alors, t'accouches ?

Marie-Lirianne :

On a souillé une tombe !

Blocage des parents (mis au pied du mur).

Chérie : (*Très austère*)

Pardon ? Tu nous la refait, à l'endroit.

Marie-Lirianne :

Nous avons, avec les copains, souillé une tombe.

Chéri et Chérie : (*Scotchés*)

Ah !

Chéri : (*Incrédule*)

Quoi ! Tu as... une tombe ?

Chérie : (*Hystérique*)

Ma fille ! Ma petite fille !

Chéri :

Ce n'est pas possible ! On t'a entraînée !

Marie-Lirianne :

Non, non, pas du tout ! C'était trop kif, on était cloués !

Chérie :

Mon petit bébé ! Qu'est-ce que tu as fait !

Chéri : (*En colère*)

Marie-Lirianne ! Jamais ! Tu m'entends ? Ja...

Mère-grand : (*Aux parents*)

Mais ! Enfin ! Vous allez la laisser s'exprimer, bande de geignards !

Chéri : (*Grave*)

Marie-Lirianne ! Ecoute-moi ! Je t'écoute ! Vous avez souillé la tombe de qui ?

Chérie : (*Larmoyant*)

Mon poupon !

Marie-Lirianne : (*Blasée*)

Tu peux dire la tombe de quoi, papa. C'était la tombe d'un ancien nazi.

D'un coup, la tension redescend.

Chérie : (*Soulagée*)

Ah ! Pendant une seconde, j'ai cru que tu avais fait une bêtise...

Chéri : (*Tombant dans le fauteuil*)

Tu nous rassures !

Chérie :

J'ai eu si peur.

Chéri :

Enfin ! Tu t'es bien amusée.

Mère-grand :

A chaque jour suffit sa joie. C'est très bien mon sucre. (*Aux parents*) C'est de son âge. Il faut bien que jeunesse se passe.

Chérie :

Regardez-la. Elle est si sensible.

Mère-grand :

Sans cible vivante ! (*Elle rit.*)

Chérie :

Et peux-tu nous expliquer, Marie-Lirianne, pourquoi vous avez fait ça ?

Marie-Lirianne :

Une idée, comme ça. C'est marrant, hein ?

Mère-grand :

Ah ! Les pulsions...

Marie-Lirianne :

C'était fun ! Vous auriez été là, vous auriez adoré ! Bébé Gabriel est au dodo ? Tu lui as lu son histoire de Babar ?

Maman, je peux aller lui faire un sou-bi ?

Chérie :

Non ! Il est trop tard. Tu vas le réveiller. La prochaine fois, tu profaneras plus tôt.

Chéri :

Allez ! Maintenant, on va tous faire comme bébé Gabriel...

Mère-grand :

Mon ange...

Chéri :

Dormir. Parce que demain, on prend la voiture et...

Chérie :

On va tous se suicider ! En famille.

Marie-Lirianne :

Comme les baleines ? Ouais !

Chéri : (Au public)

Mais non, ce n'est pas ce que vous pensez...

Chérie :

Il fait beau. On va en profiter. On va faire comme les baleines.

Marie-Lirianne :

On va s'échouer... sur la plage !

Chérie :

Ça, c'est du suicide collectif comme on l'aime.

Chéri : (A Mère-grand)

Mère-grand... La mère... On se lève !

Mère-grand :

Non mais ! Ça va pas ? Me suicider, à mon âge, j'aurai l'air de quoi ?

Tous les trois :

Pas pire, Mère-grand, pas pire.

Noir. Musique.

Certitudes

Même ambiance que pour la scène Questionnements.

Homme 2 :

On meurt le jour de sa mort, quand c'est son heure. Mais parfois, il y a des dérogations : par exemple, si tu es dans un avion. Ça a beau ne pas être ton heure, si c'est celle du pilote...

Homme 1 :

J'ai un copain qui est homosexuel, il est heureux comme ça. Il a ses amis, sa petite vie, peinard. Lui, jamais il ne couche avec une fille. Moi, c'est ça qui me manquerait le plus.

Femme 1 :

Ça y est : ils déconnectent.

Femme 2 :

Oui. Il faut que je pense à sortir du congélateur mon gigot d'agneau pour demain.

Femme 1 :

Y'a rien à faire ! Ils ne tiennent pas la distance.

Homme 2 :

Je suis papa. J'ai deux enfants. Je sais que je ne suis pas parfait dans mon rôle de père mais il paraît que c'est mieux comme ça : ça permet à l'enfant de se rebeller, de se construire. Je suis donc parfait dans mon rôle de père imparfait.

Femme 1 :

Non mais... C'est fini cette comédie ! On salue maintenant. Quand on est poli, on salue.

Homme 2 :

J'aime bien, moi, les femmes qui portent la culotte. Mais la culotte et rien d'autre.

Femme 1 :

On s'en fout de tes problèmes.

Femme 2 :
Je fais du sport.

Femme 1 :
Ça se voit pas, mais alors pas du tout !

Femme 2 :
Je sais. Je pratique de façon platonique.

Femme 1 :
On a presque fini. On salue et vous vous poserez toutes les questions que vous voulez après.

Homme 1 :
Moi, ce que je préfère dans le sport féminin, c'est les entraîneuses.

Femme 1 :
Tu arrêtes tes cochonneries tout de suite !

Homme 2 :
L'inconséquence des petits entrepreneurs. J'ai lu dans le journal qu'une prostituée a tué son client de plusieurs coups de couteau : elle ne supportait pas ses caresses.

Femme 1 :
J'espère qu'elle en avait d'autres. Oh ! Je ne sais plus ce que je dis, moi.

Femme 2 :
Je suis autodidacte. Parfaitement. J'ai appris à conduire toute seule.

Femme 1 :
Tu es bien sûre que ça veut dire ça ?

Femme 2 :
Autodidacte. Préfixe auto, ça veut bien dire ce que ça veut dire.

Femme 1 :
Ah ouais, ah ouais, ouais, ouais.

Homme 1 :
Bien sûr que les anges ont un sexe. Sinon, ça ne s'appellerait pas le Paradis.

Femme 1 :
C'est drôlement intéressant tout ça. Et on fait quoi, maintenant ?

Homme 1, Femme 2 et Homme 2 :
On salue ! Voyons, on salue !

Saluts. Musique.

Pendant la musique de fin, les comédiens s'esquivent, se changent vite pour revenir par la salle.

Art vivant

Le guide (avec un tic), un couple de touristes (en tenues de touristes), une visiteuse branchée (très inspirée) arrivent du public. Le guide apparaît en premier sur scène.

Le guide :

Voilà ! Patrick Martin, tout le monde le connaît. L'artiste majeur du XXI^e siècle. L'inspirateur de la nouvelle philosophie : l'art en prise au quotidien. C'est Patrick Martin qui a déculotté la statue de la Liberté !
Virtuellement, s'entend. Enorme ! Il a verbalisé le trait, matérialisé le temps. Alors, voilà...

Le guide laisse passer une amateur d'art contemporain et un couple de touristes.

... Maintenant, nous pénétrons dans la salle que Patrick Martin affectionne le plus. Voilà ! L'art vivant !

La branchée :

La conjugaison du présent à l'impératif du suggestif !

Le couple est perplexe.

Le touriste :

Mais, qu'est-ce qu'il faut regarder exactement ?

Le guide :

Le public, la salle...

La branchée :

Interactivité.

Le touriste :

La salle ? C'est intéressant.

La touriste :

Le public aussi, vous avez dit ?

Ils montent sur scène.

Le guide :

Oui. Le public, la salle. Voyez-vous, il s'agit là d'une expérience d'art conceptuel vivant. L'artiste abandonne le happening désuet des années 90 et le réinvente sous forme de témoignage corporel. Le présent ! Voilà ce qui fascine l'auteur. Le présent ! Avec tout ce qu'il induit de fugitif, d'inachèvement. Alors, donc, voilà ! Il s'agit là d'une salle de spectacle : la scène, les rideaux, les coulisses, la régie et évidemment le public.

La touriste :

Ce qui est curieux, c'est que, disposé ainsi - Je vais peut-être dire une bêtise - on a l'impression d'être des acteurs. Puisque, habituellement, ce sont les acteurs qui sont sur scène.

Le guide :

Picasso a dit Un tableau ne vit que par l'œil qui le regarde. Patrick Martin pousse plus loin la réflexion, il lui donne une dimension intellectuelle.

La branchée :

L'artiste laisse primer la réalité matérielle de l'œuvre.

Le guide :

Voilà ! Si vous êtes, par exemple, dans un musée traditionaliste : le tableau vit dès lors que vous le contemplez, que vous en jouissez. Mais s'il vous plaît, à vous, de profiter plutôt de l'architecture du musée, de la vue qu'il y a des fenêtres, des guides même. Si vous préférez jouir des guides, de la vue ou de l'architecture alors... ils deviennent l'œuvre ! Une œuvre à part entière. Nous voyons là que le paroxysme est la méthode de travail de Patrick Martin. Voilà !

Le touriste :

Bien sûr, oui.

Le guide : (*Montrant le public*)

Vous remarquerez que ce n'est pas l'œuvre qui est éclairée. La salle est dans le noir. Ce sont nous, les visiteurs, qui sommes éclairés : le paroxysme !

Le touriste :

Oui, on est bien éclairés.

La branchée :

Minimalisme.

Le couple de touristes ne sait pas trop quoi en penser. Ils regardent un peu partout, cherchent un intérêt.

La touriste : (*Désignant une personne du public*)

J'aime bien le monsieur, là, au troisième rang.

Le touriste :

Il est rigolo !

Le guide :

Patrick Martin a beaucoup d'humour. Mais c'est l'ensemble qu'il convient d'appréhender.

La touriste s'apprête à toucher la personne.

Le guide :

Ne touchez pas, s'il vous plaît, madame ! Non pas que ce soit dangereux mais si tout le monde se met à toucher tout le monde...

La branchée :

Le parfum des formes ! Seulement, le parfum des formes. Aujourd'hui, maintenant. A cet instant.

Le guide :

Pas d'affectif. Le présent, seul.

La branchée :

Le présent !

Le touriste :

C'est-à-dire ?

Le guide :

C'est-à-dire que cette exposition que nous voyons aujourd'hui appartient au présent. Mais les visiteurs qui viendront demain, pour cette même exposition, avec ce même public, la vivront de la même façon, au présent.

Le touriste :

Avec ce même public ?

Le guide :

Oui, avec ce même public. Il est très bien ce public ! Le présent ! Car le présent est évolutif. L'instantané se renouvelle. L'actualité n'est pas ce qui a été mais ce qui est. Voilà !

Le touriste :

Bien sûr, bien sûr.

La touriste :

Mais... il va peut-être vouloir partir le public ?

Le guide : (*Inquisiteur, véhément*)

Le public ne se dérobera pas ! L'art ne se dérobe pas ! Quand le public a payé sa place, il n'a pas demandé combien de temps durait le spectacle !

Le touriste :

Bien sûr, bien sûr.

La touriste :

Je voudrais poser une question, je peux ?

Le guide : (*Se calmant*)

Je vous en prie madame, posez la. (*Avec humour*) Je la classerai avec les miennes.

La touriste : (*Désignant le public*)

C'est tout simple : ils sont là pour longtemps ? Enfin, je veux dire, l'exposition dure longtemps ?

Le guide :

A Bordeaux, trois jours ! Puis elle ira à Stockholm, Sidney, Moscou, Tokyo, Bilbao bien sûr, Triffouillis-les-oies et New-York évidemment.

Le touriste :

Mais... les gens... les gens qui constituent l'exposition ?...

Le guide :

Le public ?

Le touriste :

Oui.

Le guide :

Le public, c'est l'art vivant ! Voyez-vous, ce qui est intéressant dans l'art conceptuel, ce n'est pas l'art, c'est le concept.

La branchée :

Le public est un acte de création.

Le guide :

Le public, aujourd'hui, il sourit, vous le voyez. Il rit même. Mais dans trois mois, (*il paraît menaçant*) après Stockholm, Sidney, Moscou, Tokyo, Bilbao bien sûr, Triffouillis-les-oies et New York évidemment, il aura changé de physionomie. Il s'agit là d'un matériau humain. Il va scléroser, se faïencer, s'empeser, se...

La touriste :

Ça ne vous fait un petit peu peur ?

Le guide :

Peur ? Mais je... Je suis excité au contraire ! Excité à l'idée de vivre ce présent là. Quelle aventure ! Le présent est statique comme l'électricité est statique ! Et à New York, lorsque l'on prendra quelques instantanés de ce présent. Quel présent se sera pour l'avenir !

La branchée : *(Son appareil photo en main)*

J'ai justement mon appareil avec moi.

Ils ne s'occupent plus du tout du public et s'affairent à prendre des photos du décor, des coulisses, parlent entre eux.

Seule, la touriste, jette furtivement un œil vers le public...

La scène peut prendre un peu de temps, le public est amusé de se sentir abandonné !

Le guide : *(A la branchée)*

Voilà ! Vous venez de prendre : le temps !

La touriste : *(Qui n'a pas compris)*

C'est normal, en vacances, on prend le temps.

Le guide :

Laissons-nous aller. Promenons-nous.

Le guide les invite à se promener sur la scène, à regarder le détail d'un mur, d'un accessoire et tous les quatre

s'arrêtent devant un balai posé contre un mur et une poche poubelle.

Le guide : *(En extase devant le balai et la poche poubelle)*

Voilà !...

La branchée : *(Pédagogue, aux touristes)*

Martin s'affranchit de la création, forcément anamorphose d'artiste ! Il opte pour la représentation du sujet dans sa banalité crue.

... Quand une dame de service vient récupérer ses outils.

La branchée la regarde partir comme si elle venait de dénaturer l'œuvre. Le guide est confus.

Le guide :

Oui... Bon... Hum ! Ah ! Le présent ! Regardez partout ! Tenez ! Prenez un détail maintenant.

La branchée prend en photo une personne du public.

La touriste :

Mais cette exposition, elle va voyager mais elle... comment dire...

Le touriste :

Ça doit coûter une fortune ?

La touriste :

A cause du public.

Le guide :

Voilà ! Non, bien sûr, le bon public est accessible ! C'est surtout son entretien qui nécessite une mise de fond.

La branchée :

A l'extrême, nous ne dirons plus : l'accès à tous à la culture, nous dirons : la culture accède à tous.

La touriste :

Vous auriez un acheteur pour cette exposition ?

Le guide :

Oui. Nous avons un émir arabe qui veut l'acheter. Il dit que cette exposition distraira son harem. Mais un nouveau milliardaire russe est intéressé également. Il veut l'installer dans les rues de Novossibirsk en Sibérie en guise d'animation artistique pendant la période de Noël. Rien n'est fixé.

Silence. Musique. Saluts.

THERESE LEPASSE



Thérèse Lepassee est spécialiste en stress oxydant et maître de conférence à l'université Paris II.

Psy-Psy : la mouche réveilleuse

Dans cet ouvrage, Thérèse Lepassee, psychanalyste, dissèque les mécanismes de fabrication du "fantasme".

La nécessité du fantasme chez l'individu dans le couple, telle est la question à laquelle Thérèse Lepassee tente d'apporter des sources de réponses.

En bonne analyste "non" programmeur, Thérèse Lepassee démontre que nous, néophytes ou païens de la psychanalyse, pouvons saisir l'impérieuse et vitale, pour le couple, présence du fantasme. Comme on comprend les correspondances dans le métro, par exemple.

Thérèse Lepassee explique simplement le fantasme, ce complément d'amour, donneur de temps à l'harmonie du couple.

"Les gens qui souffrent sont aveugles", dit-elle. Un livre pour aveugles, en effet, à lire en braille pour toucher du doigt notre vérité.

La psychanalyse : une lampe tempête ou une carte IGN ?
Des mots, simplement, pour nous mettre les mots à la bouche.

NDLR : Sexualité. Non, rien, il fallait le dire, c'est tout.



Couverture :
Photo Michel

Thérèse Lepassee

Psy-Psy : la mouche réveilleuse

La Porte

THERESE LEPASSE

Psy-Psy : la mouche réveilleuse



La Porte

Pierre Neyt
pierre.neyt@free.fr - www.pierreneyt.fr

Sacd
www.sacd.fr

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. La structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France). Le non respect des droits d'auteur entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.
Vous pouvez jouer tout ou partie (un ou plusieurs sketches) de ce spectacle.